

# Entretien avec Roger Perron : le discours de la méthode psychanalytique.

Jacques Boulanger

*In Analysis*, Vol. 2. N°3. Décembre 2018. P. 203-208. Elsevier-Masson.

## Résumé

Cet entretien avec Roger Perron permet d'évoquer plusieurs aspects d'une question d'actualité, celle de la place de la psychanalyse dans l'histoire des sciences. Un de ces aspects est le statut épistémologique de la psychanalyse. Si elle est une science, est-elle une science de la nature ou une science sociale ? Un autre aspect est la place de l'expérimentation en psychanalyse, des études statistiques, de la validation d'un corpus freudien qui reste, en l'état, un ensemble d'hypothèses sur le fonctionnement mental en concurrence avec celui du neurocognitivism qui émettrait les siennes à partir de la méthode expérimentale. Différence essentielle qui fait dire à Roger Perron : « *Une belle analyse factorielle sur du matériel de séance passé au crible de grilles de notation, ça ressemble à la Joconde passée à la moulinette pour lui extorquer le secret de son sourire* » ... Un autre aspect de la question épistémologique, au-delà de la question des méthodes, est également celui des prérequis philosophiques exigés par la démarche scientifique (rationalisme, matérialisme, évolutionnisme, monisme). En conclusion, quelques remarques sont faites sur l'avenir de la psychanalyse.

## Summary

This interview with Roger Perron evokes several aspects of a topical question, that of the place of psychoanalysis in the history of sciences. One of these aspects is the epistemological status of psychoanalysis. If it is a science, is it a science of nature or a social science? Another aspect is the place of experimentation in psychoanalysis, of statistical studies, of the validation of a Freudian corpus which remains, as it stands, a set of hypotheses on mental functioning in competition with that of neurocognitivism which would emit its own from the experimental method. An essential difference that makes Roger Perron say: "A beautiful factorial analysis on session material sifted through scoring grids, it looks like the Mona Lisa passed through the mill to extort the secret of her smile"... Another aspect of the epistemological question, beyond the question of methods, is also that of the philosophical prerequisites required by the scientific approach (rationalism, materialism, evolutionism, monism). In conclusion, a few remarks are made on the future of psychoanalysis.

## Mots clés

Épistémologie. Méthode clinique. Méthode expérimentale. Histoire des sciences. Vérité événementielle. Réalité historique. Après-coup. Remaniement mnésique.

## Keywords

Epistemology. Clinical method. Experimental method. History of science. Event truth. Historical reality. After the fact. Memory reshaping.

**Jacques Boulanger.** Je vous remercie Roger Perron, d'avoir accepté cette interview pour la revue *In Analysis*. Vous avez récemment donné une interview à nos confrères de la revue *Le Carnet Psy*<sup>1</sup> dans laquelle votre parcours personnel et professionnel est évoqué et j'y renvoie nos lecteurs. J'y ai noté que vous avez commencé votre carrière au CNRS avec René Zazzo par la pratique de la psychologie expérimentale, les tests et les statistiques. Cet élément particulier de votre biographie nous intéresse et nous le reprendrons, si vous êtes d'accord, en conclusion de notre entretien. Je vous propose d'abord de centrer notre échange sur vos travaux concernant la question de l'épistémologie. Vous avez écrit de nombreux articles sur le thème de l'épistémologie, participé à des colloques. En 1996<sup>2</sup>, avec Catherine Couvreur, Agnès Oppenheimer, Jacqueline Schaeffer, vous avez travaillé à l'édition du colloque interne consacré au dialogue entre psychanalystes et neuroscientifiques. En 2007<sup>3</sup>, vous participez à l'édition de la Monographie « *La recherche en psychanalyse* ». En 2009, vous participez à l'ouvrage « *L'évaluation des psychothérapies et de la psychanalyse* » sous la direction de Georges

<sup>1</sup> Le Carnet Psy N° 217. p. 22-29.

<sup>2</sup> PERRON, R., COUVREUR, C., OPPENHEIMER A., SCHAEFFER, J. (1996), *Psychanalyse, neurosciences, cognitivisme*. PUF. Collection Débats en psychanalyse. 13.

<sup>3</sup> EMMANUELI, M., PERRON, R. (2007), *La recherche en psychanalyse*, Monographie, Paris, PUF, 2007, p. 61.

Fischman. En 2010<sup>4</sup>, vous publiez *La raison psychanalytique* chez Dunod. Tous ces travaux m'ont inspiré une série de questions que j'aimerais vous soumettre.

**Roger Perron.** Effectivement, cette question de la place de la psychanalyse dans l'histoire des sciences me semble toujours, et plus que jamais, importante à réfléchir. Peut-être pourrai-je ajouter à vos références un autre ouvrage collectif édité dans les Cahiers de L'Herne<sup>5</sup> sous le simple titre *Freud*, où je donne deux articles, « *Déterminisme, temps, chaos* » et « *La psychanalyse est-elle réfutable ?* », un texte publié initialement dans la Revue Française de Psychanalyse<sup>6</sup>.

**J.B.** Dans la *Raison psychanalytique* vous distinguez deux types d'objets de connaissance, selon qu'ils sont posés comme existant ou non hors de l'esprit connaissant, d'où proviennent deux méthodes de recherche, empirique et hypothético-déductive. À cette distinction première, vous rappelez que Popper a ajouté les opérations de l'esprit connaissant, qu'il nomme les trois « *mondes* » : physique, psychologique, et celui des productions de l'esprit (art, éthique, institutions, théories scientifiques). La psychanalyse fait partie de cette troisième catégorie. Reste-t-elle donc, comme Freud l'a toujours affirmé et Popper infirmé une science de la nature ?

**R.P.** Je le crois. La psychanalyse s'intéresse à des phénomènes observables extérieurs à l'esprit connaissant (celui de l'analyste) dont le patient est la source. Mais la situation du psychanalyste est compliquée du fait que les processus qu'il observe sont analogues à ceux que lui-même met en œuvre pour observer. Je traite ce sujet dans un livre à paraître prochainement intitulé « *La vérité en psychanalyse* », axé sur l'idée que toute vérité est établie par un jugement décidant d'une réalité.

**J.B.** Paul-Laurent Assoun, dans son essai d'épistémologie freudienne<sup>7</sup>, rappelle que Freud refusait la « *querelle des méthodes* », une sorte d'obligation à choisir entre l'empirique et l'expérimentale, considérant que toute discipline scientifique, se doit de pratiquer les deux. Vous êtes d'avis que Freud voyait la psychanalyse comme une science empirique dans la mesure où elle traite de faits observables. Pensez-vous que la méthode expérimentale est à exclure en psychanalyse ?

**R.P.** La méthode expérimentale au sens strict obéit à des critères très précis, un idéal de rigueur, de contrôle de variables, que personnellement je trouve surévalué. Vous l'avez rappelé : j'ai commencé ma carrière en pratiquant cette méthode. J'ai découvert dans ces pratiques le reproche que l'on fait parfois à la psychanalyse : on sélectionne les faits en fonction d'un objectif de démonstration. Par « *méthode empirique* », j'entends simplement que cela porte sur des observations. La méthode empirique du psychanalyste est fondée sur l'expérience de l'écoute. Il y a eu des expérimentations visant à vérifier certaines propositions psychanalytiques, qui se situent historiquement entre les deux guerres. Il s'agit d'une période où des psychologues découvraient la psychanalyse et essayaient de prouver ses hypothèses par la méthode expérimentale. Cette tentative semble naïve aujourd'hui. On peut se reporter à cet égard au travail d'Henri-Frédéric Ellenberger intitulé « *À la découverte de l'inconscient. Histoire de la psychiatrie dynamique* »<sup>8</sup>.

---

<sup>4</sup> PERRON, R. (2010), *La raison psychanalytique*, Paris, Dunod, p. 114 : "La psychanalyse est rebelle, à raison, à une formalisation logico-mathématique qui serait l'instrument de son suicide".

<sup>5</sup> PERRON, R., MISSONNIER, S., (2015), *Freud*, Cahier de L'Herne N°110, Ed. de L'Herne.

<sup>6</sup> PERRON, R. (2008). *La psychanalyse est-elle réfutable ?* Revue Française de Psychanalyse, 4: p.1099.

<sup>7</sup> ASSOUN, P.-L. (1981). *Introduction à l'épistémologie freudienne*. Payot.

<sup>8</sup> ELLENBERG, H.F., FEISTHAUER, J., (1974), *À la découverte de l'inconscient. Histoire de la psychiatrie dynamique*. SIMEP. 1974.

**J.B.** Plus récemment, Linda Meyer Williams<sup>9</sup>, sociologue et criminologue à l'Université du Massachusetts, fit une étude sur les dossiers médicaux de femmes hospitalisées au cours des années 1973-1975 et dans le dossier desquelles un abus sexuel était évoqué. Elle a interviewé 136 de ces femmes et trouvé que 38% d'entre elles ne se souvenaient pas de l'épisode traumatique pourtant répertorié dans leur dossier. Elle en conclut que le refoulement existe. Mais abordons la question autrement. Vous insistez pour dire que les hypothèses freudiennes, la fonction intégrative mémorielle du rêve, la sexualité infantile, le déterminisme des processus inconscients, l'œdipe, etc ... restent actuellement des hypothèses scientifiques et certainement pas des dogmes. Elles restent donc, pour l'heure, réfutables. La seule preuve invoquée en psychanalyse est clinique, comme dit Freud, le fait que « *le matériel réagit* », c'est-à-dire que le patient s'approprie l'hypothèse et que l'analyste ait la perception d'un processus analytique en mouvement. Cette démonstration intersubjective n'est-elle pas insuffisante ? Ne manque-t-il pas une validation expérimentale complémentaire ? Je pense, par exemple, en biologie au modèle de la double hélice de l'ADN, proposé par Crick et Watson en 1953, structure qui ne fut réellement visualisée par diffraction aux rayons X que trente ans plus tard, ou, en physique, au récent enregistrement des ondes gravitationnelles dont l'existence fut postulée par Einstein. Si la psychanalyse est une science de la nature, ses hypothèses ne doivent-elles pas être validées par la méthode expérimentale ?

**R.P.** Il n'y a pas de réponse facile à cette question. Il faut rappeler que le cœur de la méthode expérimentale, ça consiste à reproduire une séquence cause-effet. On crée des conditions strictement identiques, et on observe (ou non) le même effet ; mais aussi, plus finement, on varie une des conditions et on observe ce qui change dans les effets. C'est ainsi qu'on dialogue entre laboratoires. Ce ne peut être ainsi en psychanalyse, parce que le temps n'a pas le même statut. On ne peut remettre le patient dans les mêmes conditions qu'il y a une heure, un an, dix ans avant, parce que la deuxième fois est la deuxième ! Prenons l'exemple d'une cure qui a duré suffisamment longtemps. Effectivement, viennent à se produire des instants où « *le matériel réagit* ». Le discours évolue. Le patient trouve, découvre, enchaîne, réorganise son histoire personnelle. Il passe du statut de victime à celui d'acteur de sa propre vie. L'analyse a bien fonctionné, les deux partenaires en sont d'accord. Est-ce que ce contexte signifie que cela est vrai ? A-t-on trouvé la vérité de l'histoire et de la névrose ? Aucune méthode expérimentale ne permettra de le savoir jamais. Tout ce que l'on sait c'est que le patient est maintenant plus heureux ; n'était-ce pas le but ?

**J.B.** La prétention de la méthode expérimentale est d'éviter le biais de la subjectivité.

**R.P.** Mais l'analyse est la science du sujet ! S'il s'agit d'éviter des erreurs dans l'observation procédant de particularités de l'observateur, il en va en psychanalyse comme dans toute science. S'il s'agit de restreindre le champ d'observation aussi. Un astronome explore l'espace par fractions de secondes d'arc, sur une gamme très restreinte de fréquences ; il ne recueille qu'un tout petit extrait de phénomènes observés pendant un court instant, qu'il isole volontairement du reste. Les faits sont donc toujours présélectionnés par les instruments de l'observation. Mais le biais est

---

<sup>9</sup> Linda Meyer Williams et Victoria L. Banyard, *Trauma & memory*. Thousand Oaks, California, Sage, 1999

particulièrement délicat en psychanalyse car les faits que nous observons sont aussi préconstruits par nos théories. Quand un patient s'allonge, il attend une parole qui vient ou ne vient pas. L'analyste ne s'intéresse qu'à sa parole, non à autre chose, par exemple sa motricité. Mais dans son écoute il a ses modèles théoriques en mémoire. Il observe un extrait de vie mentale et l'interprète en fonction de sa théorie. Prenons l'exemple d'un patient qui développe une défense obsessionnelle autour d'un élément qu'il ne veut pas dire. Il se défend de l'émergence d'un contenu psychique, un souvenir ou un fantasme, qui ne doit pas être dit. L'analyste comprend cela par une conjonction de son observation et des éléments théoriques qu'il a en mémoire concernant les conflits pulsions-défenses, par lesquels il opère une préconstruction. Prenons un autre exemple, celui d'un enfant violent qui mord à la moindre frustration. Un analyste peut l'interpréter comme une conduite agie de fantasme de dévoration et penser à une psychose infantile, car il a en mémoire la théorie de Mélanie Klein sur ces fantasmes archaïques. L'observateur qui n'a pas ce bagage théorique ne voit que la violence seule, sans pouvoir la relier à autre chose qu'un comportement. Les faits observés dans le cadre analytique sont non seulement présélectionnés mais aussi préconstruits par les hypothèses propres à cette discipline.

**J.B.** À propos de la construction d'hypothèses scientifiques dans le processus de connaissance, vous évoquez le travail de Freud dans les années 1900 et l'obstacle épistémologique majeur qu'il dut franchir : poser l'hypothèse de l'existence méconnue d'une sexualité infantile. Cet obstacle est-il levé aujourd'hui ?

**R.P.** Apparemment la sexualité infantile n'est plus un obstacle dans la culture contemporaine. Tout le monde maintenant sait que les enfants se masturbent. Culturellement, cette idée a fini par s'installer. Mais il s'agit alors de sexualité et non de psychosexualité. C'est l'émoi du corps dont il est question. Le comportement est admis. Mais comprendre sa propre vie psychique comme peuplée de mouvements pulsionnels inconscients, d'exclusion, de rapprochement, d'amour, de haine, etc ... en lien avec l'histoire de sa sexualité infantile, cela reste plus difficile.

**J.B.** À propos du mot « *inconscient* », vous dites préférer le qualificatif au substantif. Vous évitez de parler de « *L'Inconscient* » et utilisez l'expression « *processus inconscients* ».

**R.P.** Oui, tout à fait. C'est une référence à Gaston Bachelard<sup>10</sup>, qui soulignait les dangers de la substantialisation. L'expression « *obstacle épistémologique* » est due à Bachelard ; s'inspirant du positivisme d'Auguste Comte, il se méfiait des entités énoncées au substantif avec une majuscule.

**J.B.** Bâtir une théorie scientifique nécessite de s'extraire des données recueillies sur le terrain (la séance pour le psychanalyste) par l'abstraction, puis de former des concepts utilitaires, enfin de les articuler en modèle. L'*Esquisse* que Freud écrit en 1895, essai d'une telle formalisation, que vous qualifiez de « *fiction neurologique* » tandis que Jean-Pierre Changeux, Lionel Naccache, Karl Pribram parlent d'un « *essai neuropsychologique* », en est un exemple. Dans les milieux analytiques, cette *Esquisse* est considérée comme pré-analytique, mais ne peut-on aussi la voir effectivement comme une réflexion anticipée de neuropsychologie, de neuroconnexionnisme, appliquée au rapport somatopsychique ?

---

<sup>10</sup> BACHELARD, G., (1938), *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1938.

**R.P.** C'est tout à fait vrai. Mais Freud anticipait beaucoup. Dans cette *Esquisse*, il distingue par exemple deux types de neurones : ceux dédiés à la perception et ceux dédiés à la permanence des traces de la perception. Il postule qu'un même type de neurone ne peut exécuter ces deux tâches à la fois parce qu'il en a besoin pour étayer sa théorie psychologique. Il poursuit dans cette voie par des concepts qui se sont avérés justes : le frayage, les connexions, les barrières de contact. De fait, de neurologue, il était là devenu neuropsychologue. On peut effectivement appeler cet exercice de la neuropsychologie, vous avez raison.

**J.B.** Il faut qu'un système théorique soit cohérent avec l'observation. Mais la recherche de trop de cohérence théorique peut nuire. Vous avertissez, dans vos travaux, sur le risque de circularité. Vous illustrez votre propos par un apport conceptuel original pour expliciter le fonctionnement mnésique : le concept de « *réalité événementielle* », réfutant l'appellation « *réalité matérielle* » utilisée couramment en psychanalyse, depuis Freud, pour désigner le traumatisme. Vous insistez ainsi sur les incessants remaniements mnésiques qui produisent un souvenir plastique, évolutif, toujours différent d'une supposée « *vérité historique* ». Vous situez ce rapport dialectique entre réalité interne et réalité externe, cet incessant traitement bidirectionnel de l'information, refoulement-retour du refoulé, comme « *le problème épistémologique au cœur de la psychanalyse* ». En situation clinique, chercher abusivement une vérité historique, interpréter de façon solipsiste, généraliser trop hâtivement des situations individuelles, comme dans l'exemple de l'autisme que vous citez, n'est-ce pas là le risque de raisonnement circulaire ?

**R.P.** Quand je parle de circulaire, c'est parce que les faits étudiés pour étayer la théorie, étant produit par la théorie, risquent d'être des faits ad hoc. Si je garde le souvenir amer d'un jour où mon père m'a grondé, et si je parle alors de « *réalité matérielle* », où est la matière ? C'est une *réalité événementielle* parce qu'il s'agit d'un événement, lequel va être, en mémoire, remanié par les phénomènes particuliers de l'après-coup. Ce que l'on appelle le passé c'est ce que présentement on situe dans le passé. Ce que l'on appelle l'avenir c'est ce que présentement on situe dans l'avenir. Dans la vie psychique, tout est au présent. Quand un souvenir revient aujourd'hui, est-ce le même que l'an dernier ? Est-ce l'événement qui s'est produit il y a vingt ans ? Non, certainement pas. Le passé est un passé constamment remanié par sa qualité de phénomène évolutif. Il y a une psychologue cognitive américaine, Élisabeth Loftus<sup>11</sup>, qui rejoint les thèses freudiennes sur le remaniement mnésique. Elle s'est intéressée à ce thème dans le contexte de l'induction de faux souvenirs par des psychothérapeutes peu scrupuleux amenant les patientes à accuser leurs parents d'abus sexuels. Elle a démontré, pour le coup expérimentalement, qu'une personne peut affirmer comme réel un événement qui en fait n'est jamais arrivé. Freud n'a jamais cessé de s'interroger sur la vérité historique, jusqu'à son texte de 1937 sur « *Constructions en analyse* »<sup>12</sup>. On a pu soutenir que la vraie histoire est celle qui a été construite à deux dans le cadre analytique. Serge Viderman<sup>13</sup> a magistralement soutenu cette position. Pour lui, il est vain de se demander si les événements évoqués du passé sont réellement survenus. Il affirme que l'analyste doit considérer comme vrai ce que dit le patient. C'est une position extrême, ouverte à un relativisme, qui a ses inconvénients.

---

<sup>11</sup> LOFTUS E., KETCHAM, K., (1998), *Le syndrome des faux souvenirs*, Éditions Exergue. 1998.

<sup>12</sup> FREUD, S., (1937), *Construction dans l'analyse*, in *Résultats, idées, problèmes*, Tome 2. PUF.

<sup>13</sup> VIDERMAN, S., (1970), *La construction de l'espace analytique*. Gallimard. 1982.

**J.B.** Votre évocation du relativisme m'amène à la relativité générale et, de là, à ce que vous dites d'un apport de la physique quantique : l'acte de connaissance peut produire le connu. Ce problème épistémologique concerne au plus haut degré le psychanalyste en ce sens que dans le cadre de son travail l'appareil de connaissance y coïncide exactement avec l'objet de connaissance, savoir la relation intersubjective originale que ce même cadre crée. En quoi est-ce un problème pour l'observation que la relation transféro-contretransférentielle soit concomitamment outil et objet de connaissance à l'époque de la relativité générale ? La vérité n'est-elle pas devenue aussi fugace qu'une collision de particules élémentaires ?

**R.P.** Vous avez raison. On court toujours après la vérité sans être jamais sûr de l'observer. Vous parliez tout à l'heure de l'effort d'abstraction que doit accomplir le scientifique. Le travail de l'analyste est de se dégager de la particularité, de s'extraire mentalement de la situation de transfert et de contretransfert, de monter d'un cran afin de pouvoir porter son regard sur la relation transféro-contretransférentielle elle-même. C'est cette dernière qui est produite par l'acte de connaissance. Ce dégagement de l'analyste l'amène à se dire : que se passe-t-il entre ce patient et l'analyste que je suis ? En se mettant en extériorité par rapport à la situation clinique. À défaut, il n'y aurait de vrai que la subjectivité de l'instant, ce qui n'est pas admissible. C'est ce que Jean-Luc Donnet<sup>14</sup> a appelé « *L'opération méta* ».

**J.B.** Une des spécificités de cette relation transféro-contretransférentielle est son rapport particulier à la temporalité et à l'affect. Vous écrivez qu'elle ne fonctionne que dans le temps présent, celui de la séance. Si l'inconscient ignore le temps, si l'après-coup remanie les catégorisations par l'affect en mémoire, si seul le traumatisme, que vous appelez « *marqueur de temps* » scande le temps psychique, alors les seules balises stables de la mémoire épisodique individuelle ne sont-elles pas les affects, marqueurs de l'originel ? De même, ces balises d'affect ne seraient-elles pas aussi, comme le pensait Freud, marqueurs de la mémoire de l'espèce, celle de l'originnaire ?

**R.P.** L'affect peut fonctionner comme balise, effectivement, en tous cas l'affect violent, celui du traumatisme sévère. L'événement est alors stocké en mémoire comme point de fixation.

**J.B.** Cette « *réalité événementielle* » traumatique qui va faire point de fixation, codée en mémoire en fonction du quotient plaisir/déplaisir, ici donc de façon non-restituable, encryptée, fait partie, avec les traces de l'objet primaire, de l'utilisation métaphorique que Sylvie et Georges Faure-Pragier<sup>15</sup> font de la notion « *d'attracteur étrange* » à partir de la théorie du chaos, ou Jean-Pol Tassin avec celle de « *bassin attracteur* » qui vient, elle, de la physique des particules et que John Hopfield a appliqué aux réseaux neuronaux de la cognition sociale. Ceci peut correspondre, en psychanalyse, à la problématique fixation/régression, au problème de la temporalité psychique, de ce que vous disiez de l'après-coup.

**R.P.** Je ne suis pas tout à fait d'accord avec Freud quand il dit que l'inconscient ignore le temps. C'est le temps des horloges, secondarisé, que les processus inconscients ignorent car ils ne traitent pas les informations secondarisées. Par contre, l'inconscient connaît ce que Bergson<sup>16</sup> appelle le temps vécu. Lorsqu'une personne a vécu un traumatisme sévère, ce qui subsiste, avec des représentations, c'est la marque, le souvenir du moment où ça a explosé. Le temps est donc aussi

---

<sup>14</sup> DONNET, J.L., (2002), *Le divan bien tempéré*. PUF. 2002.

<sup>15</sup> FAURE-PRAGIER S., FAURE-PRAGIER. G., (2007). *Repenser la psychanalyse avec les sciences*. PUF. p. 36.

<sup>16</sup> BERGSON H. (1896). *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*. Paris, PUF, 1965, 282 p.

balisé par des représentations. Mais Il peut se produire une déliaison affect/représentation. Il se peut que la représentation disparaisse, ce qui laisse un affect sans représentation.

**J.B.** Un affect sans représentation, c'est-à-dire de l'angoisse.

**R.P.** Tout à fait, et dans ce phénomène proprement humain de l'angoisse, il n'y a pas de temps, au sens de la physique, mais seulement de la durée. C'est ce qu'affirme Bergson.

**J.B.** Nous pouvons revenir à la théorie du chaos à propos du déterminisme de la vie psychique par les processus inconscients tel que Freud le professait. Vous avez souligné une aporie : comment concilier ce déterminisme de la causalité inconsciente avec l'objectif de la cure qui, œuvrant au devenir conscient, vise à plus de liberté psychique ? Une première réponse serait l'équilibre à respecter entre résistances au changement et évolution identitaire. Une seconde est l'argument que vous développez à propos de la *relation d'implication et non de causalité*, refusant ce que dit Popper d'une prédictibilité rationnelle absolue, tant il est vrai qu'on ne peut prévoir la réaction ou le comportement de quelqu'un. Dès lors, et je salue à nouveau en vous le statisticien, la réponse à la question de la causalité psychique, donc de la formation du symptôme est-elle, comme le pensait par exemple Pierre Marty, du côté de l'aléatoire, du simplement probable, de ce qui émerge du chaos et de l'auto-organisation ?

**R.P.** Comment sur la base d'un déterminisme absolu peut-on fabriquer de la liberté ? Freud se disait déterministe peut-être aussi pour des raisons tactiques, pour donner des gages de matérialisme scientifique, de positivisme. Il s'agissait alors de faire admettre que la psychanalyse accordait de l'importance à l'enchaînement logique, linéaire, des phénomènes observés cliniquement, ce qui était la perception de la causalité à son époque. C'est le genre de démonstration qu'il fait dans la *Traumdeutung*. Ce parti-pris déterministe, Freud le force un peu. En réalité, il admettra aussi le jeu du hasard dans la cure. Ce débat sur la liberté ou la nécessité des actions de l'être humain a bien été exploré par un auteur comme Julien Offray de La Mettrie

**J.B.** Dans *L'homme machine*<sup>17</sup>, ancêtre de *L'Homme neuronal*<sup>18</sup> de Changeux, de La Mettrie proposait un juste équilibre entre le matérialisme tempéré de Spinoza et l'empirisme plastique de Hobbes.

**R.P.** Comment du déterminisme peut-il sortir de la liberté ? Ce que propose la théorie du chaos déterministe est effectivement intéressant sur ce thème délicat. La vie s'y présente comme un mélange de déterminisme et de hasard. La génétique, par exemple, est maintenant comprise comme intrication d'un programme déterminé avec des mutations aléatoires. C'est l'idée de complexité. Psychiquement, j'ai tellement besoin de me sentir libre que je me convaincs que je peux choisir. Et je peux ! Car la situation analytique prescrit la libre association à l'un, l'écoute flottante à l'autre. La rêverie est souhaitée. J'aime rêvasser en séance, lorsque l'écoute flottante et la libre association dialoguent avec nonchalance. Cela peut produire de la poésie, c'est-à-dire, stricto sensu, créer quelque chose. Voici une séance de psychodrame psychanalytique avec Katy, 40 ans (<sup>19</sup>). Elle enseigne dans un Lycée Professionnel de banlieue. C'est un milieu dur, où la violence, virtuelle, verbale, et

---

<sup>17</sup> METTRIE, J.O. (1747). *L'homme machine*. Gallimard. Paris. 1999.

<sup>18</sup> CHANGEUX, J.-P. (1983). *L'homme neuronal*. Pluriel. Paris. 1986.

<sup>19</sup> PERRON, R., *En scène au psychodrame*, Paris, Érès 2018, p. 57 sqq.

parfois agie, tisse les relations. Elle est très amère d'une vie gâchée, elle est isolée, elle n'a aucune relation satisfaisante avec un homme, elle se sent laide, grosse, etc. Elle baigne dans un milieu culturel tout empreint d'un fatras psychanalytique où l'on cultive avec esthétisme les thèmes de l'impuissance, du désespoir et de la mort. Un jour où elle exprime son désir de trouver enfin un homme tendre, je joue cet homme. Nous sommes assis tous deux sur un canapé, elle recroquevillée, tendue, hostile, intouchable, moi tendre, détendu, apaisant. Je parle peu, de mots banaux (on est bien ensemble ce soir, etc.). Je mets toute mon expression dans l'attitude. Et voici que dans ce relatif silence se dit en moi : « *Le ciel est par-dessus le toit / Si bleu, si calme ! / ... Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là / Simple et tranquille / Cette paisible rumeur là / Vient de la ville. / Qu'as-tu fait, ô toi que voilà, / Pleurant sans cesse, / Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà / De ta jeunesse ?* » Cela se dit en moi, c'est une rêverie intérieure qui cadre exactement avec mon attitude et mes sentiments du moment. Je n'en dis pas un mot. Ceci peut paraître assez banal. La suite l'est moins. Elle arrive en effet à la séance suivante en rapportant un rêve : elle était dans l'ascenseur ici, avec Monsieur Perron, qui lui disait un poème ... Il faut bien admettre que « *quelque chose* » était passé dans la scène précédente, quelque chose qu'appelait sa souffrance, qu'impliquaient mon attitude et mon silence relatif. Chez elle comme chez moi cela s'est mis en forme de poème. Mais par quelle médiation ? Il n'est pas possible d'en discuter ici. Je ne crois pas à la télépathie, comme Freud en était tenté, je renverrai plutôt aux chimères évoquées par Michel de M'Uzan<sup>(20)</sup>.

**J.B.** Par quels supports matériels autres que la parole ou les mimiques des contenus psychiques pourraient-ils s'exporter d'un cerveau à l'autre ? Un affect partagé en séance déverrouille-t-il certains codes biaisés de traces mnésiques ? L'état de rêverie, géré par l'hippocampe, facilite-t-il, comme le pense John Thor Cornelius<sup>21</sup>, par les requêtes régressives lancées dans les diverses mémoires, l'intégration symbolique de traces mnésiques ? Ces questions m'amènent à celle d'un dualisme soma/psyché que je dénonce car, à mon sens, il s'insinue implicitement dans de nombreux écrits analytiques, chez des auteurs professant pourtant explicitement leur attachement au monisme freudien. Ainsi, dans votre livre *La Raison Psychanalytique* vous faites de la réalité psychique (p. 180) un « *nouveau plan de réalité, dont il faut définir la légalité propre, en continuité avec les lois générales du vivant* ». Ainsi, Claude Smadja<sup>22</sup> peut écrire que : "*L'activité psychique s'est progressivement différenciée de ses fondements somatiques et a abouti à un ensemble fonctionnel obéissant à ses propres lois et à sa propre logique*". Denys Ribas<sup>23</sup> réfute toute « *convocation de l'organique* » en psychanalyse : "*Une partie des psychanalystes ne peut se résoudre à suivre Freud dans des spéculations métaphysiques qui débordent l'intrapsychique, convoquent l'organique, abandonnent l'individu pour le sort de l'espèce et font appel à la réalité externe*". En somme, pourquoi la psychanalyse francophone sépare-t-elle soma et psyché à l'inverse du rigoureux monisme freudien ?

**R.P.** J'ai appris beaucoup des réflexions de Jean Piaget, qui était un très bon théoricien de la vie psychique, sur ce sujet. Il disait : 2+2 implique 4 mais n'est pas

<sup>20</sup> De M'UZAN, M., *Contre-transfert et système paradoxal*, in : *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1977.

<sup>21</sup> CORNELIUS, J. T. (2017). *The hippocampus facilitates integration within a symbolic field*. The International Journal of Psychoanalysis, 98 :1333-1357.

<sup>22</sup> SMADJA, C., *Commentaire critique de l'article de Claudia Infurchia, Au cœur de l'affect le récit non-verbal*. In analysis, Vol. 1/1, Février 2017, p. 22

<sup>23</sup> RIBAS, D. 2017. *Les déliaisons dangereuses*, PUF. p. 111.



cause de 4, ce qui n'empêche pas la causalité des processus neuronaux sous-jacents. Il y a des phénomènes de la vie psychique, de la vie mentale, qui doivent être considérés comme constituant un plan de réalité qui n'est pas celui de la biologie. Si l'on réduit les phénomènes psychiques à des processus biologiques, on se retrouve avec les affirmations de Cabanis, la pensée secrétée par le cerveau.

**J.B.** Pierre Jean Georges Cabanis était un précurseur du neurocognitivism de Stanislas Dehaene. Je l'ai cité dans mon article *Cerveau et Psyché*<sup>24</sup>. Il écrit effectivement en 1802 : « *Le cerveau digère les pensées comme l'estomac digère les aliments, et opère ainsi la sécrétion de la pensée* », et aussi : « *Le moral n'est que le physique considéré sous certains points de vue particuliers* »<sup>25</sup>.

**R.P.** Il y a un plan de réalité qui est celui des phénomènes psychiques qui doivent être étudiés en eux-mêmes, séparément des faits biologiques. On peut se demander où est la correspondance avec la biologie (causalité ou parallélisme ?) mais ce n'est plus alors de la biologie, même si le soubassement nécessaire de la vie psychique est, bien sûr, le système nerveux central.

**J.B.** Abordons la question du statut épistémologique de la psychanalyse sous un autre angle. Il me vient de faire appel aux travaux du philosophe des sciences Gilles Gaston Granger<sup>26</sup>. Il classe les disciplines scientifiques en formelles, empirico-formelles et herméneutiques. La psychanalyse ferait partie de cette dernière catégorie, celle des sciences interprétatives, visant à comprendre les phénomènes, non les expliquer. Mais cette étape est transitoire et l'évolution devrait se faire vers la méthode empirico-formelle, à l'instar de la physique ou de la biologie. Comment la psychanalyse pourrait-elle évoluer vers ce statut ?

**R.P.** Je ne sais pas. Qui peut dire comment évoluera le mouvement psychanalytique ? Ses évolutions actuelles sont étranges et inquiétantes. Au niveau des pratiques, il y a un danger d'affadissement par la perte du divan. Au niveau des théories, il y a les différentes écoles, Freud, Klein, Lacan, Bion, Kohut ... Où est l'unité du mouvement psychanalytique ?

**J.B.** J'ai évoqué en introduction de notre entretien votre travail collectif de 1996, avec Catherine Couvreur, Agnès Oppenheimer, Jacqueline Schaeffer, pour l'édition du colloque interne consacré au dialogue entre psychanalyses et neuroscientifiques. Le constat était que ce dialogue était alors inexistant car rendu difficile par une ignorance réciproque des modèles. Plus de vingt ans plus tard, où en sommes-nous ?

**R.P.** Ces deux parties s'ignorent toujours. Il semble que les représentants de chaque camp continuent de méconnaître les modèles de l'autre. Une des difficultés du dialogue avec les autres disciplines scientifiques peut-être l'absence de curiosité, le fait que l'on déclare trop vite que le point de vue de l'autre n'est pas intéressant.

**J.B.** Il me semble que les obstacles à ce dialogue sont plus du côté des psychanalystes. Ces obstacles me semblent, je l'ai écrit dans un article à paraître dans la RFP, philosophiques et méthodologiques. Du côté philosophique, les neuroscientifiques attendent des psychanalystes des prérequis, des signaux garantissant leur positionnement matérialiste, évolutionniste, moniste, rationaliste. Du côté méthodologique, ils attendent la mise en place de systèmes d'évaluation partageables par la communauté scientifique.

---

<sup>24</sup> [http://www.jacquesboulanger.com/Jacques\\_BOULANGER/Ecritures\\_files/cerveau\\_psyche.pdf](http://www.jacquesboulanger.com/Jacques_BOULANGER/Ecritures_files/cerveau_psyche.pdf)

<sup>25</sup> CABANIS, P.J.G., (1802). *Rapports du physique et du moral de l'homme*. FB Éditions.

<sup>26</sup> GRANGER, G.G., (1960). *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris. Aubier-Montaigne. 1960,

**R.P.** Je suis d'accord avec vos prérequis. La querelle sur l'autisme illustre cette difficulté de clarification. Il y a ce risque, commun à toutes les disciplines, qu'un positionnement idéologique ne gêne la démarche scientifique.

**J.B.** Une autre difficulté à cette démarche « *trans* » vient de la différence des langages scientifiques d'une spécialité à l'autre. Sans curiosité, comment les psychanalystes peuvent-ils investir la connaissance du glossaire d'autres disciplines ? Ne serait-il pas utile d'instituer, dans la formation du psychanalyste, un enseignement de l'histoire des sciences ?

**R.P.** Votre remarque est juste. Comparer, rapprocher les glossaires peut être une première étape au dialogue interdisciplinaire. Mais il faut investir la discipline visée et cela demande du temps. Pour l'histoire des sciences dans un enseignement de l'analyse, pourquoi pas ? Mais la formation d'un analyste est déjà un vaste programme qui s'adresse à des personnes en bac + 8 ou 10, voire plus. Ce serait une charge supplémentaire.

**J.B.** Dans *La Raison psychanalytique*, vous évoquez « *les pièges du quantitatif* ». Que la mesure statistique soit réductrice de l'objet étudié est évident pour l'analyste qui reçoit des patients. Cela ne signifie pas que rassembler des cohortes statistiques soit inutile. Transformer l'activité clinique en données chiffrées : j'ai moi-même expérimenté ce travail pour ma thèse de médecine<sup>27</sup>. Pierre Marty l'a expérimenté à l'hôpital de la Poterne des Peupliers<sup>28</sup>. Des marqueurs de l'activité clinique du psychanalyste peuvent être répertoriés et quantifiés, comme par exemple : angoisse, souvenir, fantasme, rêve, axe introjection-projection, axe refoulement-clivage, axe transfert-contretransfert, qualité des investissements, traits de caractère (hystérique, phobique, obsessionnel), etc ...

**R.P.** J'ai beaucoup rêvé à de telles études statistiques. C'est en effet théoriquement possible et scientifiquement souhaitable. Une des questions est de savoir sur quel matériel en particulier va porter une étude. De telles études sont difficiles à mettre en place. Les obstacles sont financiers, institutionnels et humains. Cela demande beaucoup de moyens, de temps et d'énergie. Peter Fonagy, de la British Psychoanalytical Society, enseignant à l'University College de Londres, a réalisé une telle étude en recueillant les données sur les notes prises par les analystes après les séances. J'ai répondu à Fonagy par un article<sup>29</sup>. En fait, ces études n'intéressent pas beaucoup les psychanalystes. Elles restent périphériques. Elles m'ont toujours donné l'impression d'être anecdotiques : une belle analyse factorielle sur du matériel de séance passé au crible de grilles de notation, ça ressemble à la Joconde passée à la moulinette pour lui extorquer le secret de son sourire ...

**J.B.** Dans la culture française, l'épidémiologie n'est pas très appréciée. Mais l'intérêt de telles études ne serait pas de viser le public des psychanalystes, mais bien de communiquer avec la communauté scientifique élargie.

**R.P.** Plus récente est l'étude de M. Leuzinger-Bohleber, membre de la Deutsche Psychoanalytische Gesellschaft<sup>30</sup>, qui vise non à prouver des thèses mais à explorer le résultat de la pratique analytique. Il s'agit d'une enquête rétrospective de grande

---

<sup>27</sup> BOULANGER, J., (1978). *L'attitude du médecin devant la mort*. Faculté de Médecine de Toulouse.

<sup>28</sup> JASMIN, C., LÉ M.G., MARTY, P., (1990). *Evidence for a link between certain psychological factors and the risk of breast cancer in a case control study*, *Annals of Oncology*, 1990, 1, p. 22-29.

<sup>29</sup> PERRON, R., (2002). *Response to Peter Fonagy*, in *An open door review of outcome studies in psychoanalysis*, 2nd ed., IPA Publications, Londres. 2002. p. 30-33.

<sup>30</sup> *La question de la recherche en psychanalyse/sur la psychanalyse*, in *Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris*, n° 64, avril-mai 2002, 147-150.

ampleur réalisée auprès de patients et d'analystes. Elle a recensé tous les patients ayant suivi une analyse terminée depuis au moins cinq ans ; cela fait plusieurs centaines de cas qui ont pu être interrogés. Il s'agit là de traitement de données. Cela a permis une évaluation du résultat des thérapies analytiques. On peut également citer l'étude d'Anne Brun<sup>31</sup>. Les statistiques sont un des outils possibles d'évaluation du travail analytique. Étudier de façon chiffrée le processus analytique, à partir d'une grille prédéfinie, est cohérent. Il serait possible, autre exemple, de mener une telle étude sur tous les mémoires détenus dans les archives de notre société. Comme vous le dites, il ne s'agit pas d'une recherche de validation, mais bien d'un traitement de données que pourraient faire des analystes-chercheurs, à partir de données recueillies dans la pratique analytique.

**J.B.** Comment souhaitez-vous conclure ?

**R.P.** L'avenir de la psychanalyse est incertain. Dans la culture, certaines découvertes de la psychanalyse resteront, comme l'existence de processus inconscients déterminants, la psychosexualité, l'importance du rêve, ...

**J.B.** Un certain vocabulaire de la psychanalyse est effectivement passé dans le langage commun comme en témoignent l'utilisation fréquente des mots pulsion, refoulement, clivage, lapsus révélateur, régression ... sans que l'on sache si leur utilisation correspond toujours aux concepts freudiens.

**R.P.** Mais pour le mouvement psychanalytique, je l'ai dit, il existe un risque d'affadissement, de dilution de la pratique, et/ou de perte dans les nuages de trop de théorie. Nos débats internes manquent de confrontation clinique.

**J.B.** Vous avez aussi participé à un ouvrage sur le dialogue entre psychanalystes et préhistoriens<sup>32</sup>. Renforcer de telles recherches pour développer la communication avec les autres disciplines scientifiques, n'est-ce pas un objectif important pour l'avenir de la psychanalyse ?

**R.P.** Je le crois. Un autre objectif essentiel est la communication avec le public.

**J.B.** Vous vous y êtes essayé avec votre livre « *Une psychanalyse, pourquoi ?* » en 2000<sup>33</sup>.

**R.P.** Effectivement, et j'ai récidivé en 2006, après la publication du « *Livre noir de la psychanalyse* » paru en 2005. J'ai pris l'initiative de coordonner la publication d'un ouvrage collectif<sup>34</sup> où de nombreux analystes praticiens témoignaient de leur pratique. En direction des confrères analystes, cette même année, j'ai écrit un article, « *Montrer, démontrer : les apories de la conviction* »<sup>35</sup> sur les dangers du refus de l'évaluation scientifique. Démontrer la validité de la pratique et de la théorie de la psychanalyse est impossible. Il est essentiel, par contre, de montrer, par le témoignage, ce qu'est la pratique analytique. Il s'agit de sensibiliser le public au fait qu'une souffrance mérite d'être entendue et écoutée. Il s'agit de convaincre que cet exercice à deux a quelque chose de commun avec la recherche de la vérité.

\* \* \*

---

<sup>31</sup> BRUN, A., ROUSSILLON, R., ATTIQUI, P. (2016). *Histoire et épistémologie de l'évaluation des psychothérapies*, in *Évaluation clinique des psychothérapies psychanalytiques*, Dunod, 2016.

<sup>32</sup> FINE, A., PERRON, R., SACCO, F., (1994). *Psychanalyse et préhistoire*. Monographie RFP.

<sup>33</sup> PERRON, R. (2000). *Une psychanalyse, pourquoi ?* Dunod. Paris.

<sup>34</sup> PERRON, R. (2006). Sous la Dir. de, *Psychanalystes, qui êtes-vous ?* Dunod, Paris.

<sup>35</sup> PERRON, R. (2006). *Montrer, démontrer : les apories de la conviction*. Bulletin de Psychologie 2006/6. N° 486. p. 92.

Autres références bibliographiques données par Roger Perron sur le thème de la méthode expérimentale en psychanalyse :

- *La recherche en psychanalyse et l'API*, Bulletin de la SPP, 1998, n° 50, p. 39-52.
- *Reflections on psychoanalytic research : the French speaking point of view*, in : *An open door review of outcome studies in psychoanalysis*, IPA Publications, Londres, 1999, p. 9-20 ; 2<sup>ème</sup> éd., 2002.
- *La question de la recherche en psychanalyse : le point de vue des psychanalystes de langue française*, Revue Belge de Psychanalyse, 2001, n° 38, p. 35-42.
- *Qu'entendre par « Recherche en psychanalyse »?*, Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris, n° 63, mars-avril 2002, 145-154.
- *Informations sur la recherche en psychanalyse*, Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris, 2003, n° 67, 118-120.
- *How to do research ? Reply to Otto Kernberg*, Int. J. of Psychoanal., 2006, n° 87, 919-26.